

Les idées américaines de l'environnement

Doc 1 – La perception de la nature en Amérique du Nord : *wilderness*

La *wilderness* est parfois traduite, de façon maladroite et partielle, par «sauvagerie» mais aussi par « nature sauvage» ou « naturalité», voire par «désert» ou «absence d'hommes». (...) La moindre de ces traductions de l'anglais au français lui ôte une grande partie de sa signification et particulièrement le contenu culturel que les Anglo-Saxons ont mis dans cette expression.(...)

L'idée de *wilderness* est un des fondements des sociétés nord-américaines. Elle s'est construite selon la culture des colons européens et de leurs descendants qui l'ont transposée dans un ailleurs territorial chargé de toutes leurs aspirations. (...) Elle s'identifie à des milieux naturels vierges couvrant souvent de vastes superficies. (...) Il faut y intégrer aussi bien la terre ferme que les étendues océaniques, voire l'air que l'on respire pour peu que se retrouve ici cette idée de pureté(...) L'homme y « *est tout au plus un visiteur qui ne reste pas* » (Wilderness Act, 1964).

Largement inhabitée, elle abrite parfois des groupes humains épars et non sédentaires aux cultures dites primitives. Dépourvues de pratiques agricoles, de lois écrites et de gouvernements organisés, ces populations sont considérées comme hors de la civilisation. Ce sont des sauvages. Voilà bien là l'idée clé. La *wilderness* c'est le sauvage c'est-à-dire cette nature laissée à son propre sort et des individus jugés primitifs. (...) Ce sont les colons surtout anglo-saxons et leurs descendants qui ont forgé cette idée de la wilderness selon leurs propres croyances et références culturelles. Ils la placent hors de la société parce que cette nature ne relève pas de leur civilisation et de leur univers mental. Les vastes étendues impressionnent, la beauté des paysages séduit.

« *Wilderness, usages et perceptions de la nature en Amérique du Nord.* »,
Paul Arnould, Éric Glon, dans *Annales de géographie* 2006/3 (n° 649), pages 227-228

Doc 2 – Environnementalisme, science et droit

La notion des droits, héritée des Lumières, base de la Déclaration d'indépendance et de la Constitution des États-Unis, était étroitement associée à la nature à l'époque. Il semble que cette notion demeure la question centrale qui anime l'écologisme, américain ou mondial. Il faut y voir la continuité de la tradition politique américaine, mais aussi la conséquence de l'incapacité de la science, fût-elle écologique, à proposer des certitudes, à faire émerger un modèle d'équilibre, d'harmonie et de permanence dans la nature. Cela dit, si les États-Unis de par leur puissance et leur leadership mondial peuvent influencer ou simplement peser sur la politique environnementale mondiale, un certain nombre de questions doivent être posées.

Dans quelle mesure peut-on prendre au sérieux, et même tolérer, les leçons ou directives du plus gros pollueur mondial, dont on n'a pas exactement le sentiment qu'il soit aussi le dépollueur payeur ? Cette mauvaise foi totale irrite. Les environnementalistes américains sérieux ont ainsi d'autant plus de mérite à dénoncer leurs confrères beaux parleurs fustigeant les incendies volontaires pour le défrichement de l'Amazonie, alors qu'un désastre biologique comparable a lieu aux États-Unis dans les forêts primaires du Nord-Ouest pacifique.

Conclusion de l'article de François Duban, « L'écologisme américain : des mythes fondateurs de la nation aux aspirations planétaires » dans *Hérodote* 2001/1 (N°100), page 84

Doc 3 – Le devoir de conservation

C'est du vandalisme que de détruire ou de permettre la destruction de ce qui est beau dans la nature, qu'il s'agisse d'une falaise, d'une forêt, d'un mammifère ou d'un oiseau. Ici aux États-Unis, nous transformons nos rivières et nos ruisseaux en égouts et en décharges, nous polluons l'air, nous détruisons nos forêts et exterminons nos poissons, les oiseaux et les mammifères - sans parler de ces paysages charmants rendus vulgaires par des publicités hideuses [...] Nous sommes devenus grands grâce à l'utilisation prodigue de nos ressources naturelles et nous avons de justes raisons d'être fiers de notre croissance matérielle. Mais le temps est venu d'envisager sérieusement ce qui arrivera quand nos forêts auront disparu, quand le charbon, le fer, le pétrole et le gaz seront épuisés, quand les sols auront été davantage appauvris et lessivés vers les cours d'eau, polluant les rivières, dénudant les champs et faisant obstacle à la navigation. Ces questions ne concernent pas seulement le siècle prochain ou la génération suivante. Le propre des hommes réellement civilisés est la prévoyance. Nous devons, en tant que nation, faire preuve de prévoyance pour l'avenir de cette nation ; et si nous n'exerçons pas cette prévoyance, l'avenir sera sombre.

Théodore Roosevelt, *discours devant la Conférence sur la conservation des ressources naturelles*, 13 mai 1908. (26ème président des États-Unis de 1901 à 1909)

Doc 4 - John Muir et Théodore Roosevelt en 1903 dans le Yosemite



Écrivain américain d'origine écossaise, John Muir (1838-1914) fut l'un des premiers naturalistes modernes. Ses lettres, essais et témoignages racontent ses aventures dans la nature, sa confrontation à la vie sauvage, notamment dans les montagnes de la Sierra Nevada en Californie (années 1870). Le « Sierra club » qu'il a fondé (en 1892) est aujourd'hui une des plus importantes organisations de conservation des États-Unis. Ses écrits et sa philosophie ont fortement influencé la formation du mouvement environnemental moderne. Considéré aux États-Unis comme le père des parcs nationaux, il est un des premiers hommes à avoir cerné les dangers de l'exploitation de la nature